

PAUL VERCHÈRES

Prisonnière de sa mère



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # NS-002

Prisonnière de sa mère

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 847 : version 1.0

Prisonnière de sa mère

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette
[http ://editions-police-journal.com/](http://editions-police-journal.com/)

I

Il était neuf heures du soir.

Paul Verchères revenait à Métropole dans l'automobile de Police-Journal.

Il venait de faire un reportage hors de la ville.

À quelques milles de Montréal, oh, six ou sept tout au plus, Paul aperçut sur la chaussée une jeune fille qui lui demandait de monter.

Plus la voiture avançait, plus la jeune fille se mettait au centre de la rue et faisait des signes désespérés à Paul.

Ce dernier dut freiner pour ne pas l'écraser.

Il baissa sa vitre et demanda :

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

– Pouvez-vous m'emmener, monsieur ?

– En voilà des manières. Où voulez-vous aller ?

– N’importe où... je veux dire à Montréal.

Paul hésita :

– Je ne sais pas...

– Emmenez-moi, monsieur, emmenez-moi, je vous en supplie.

Voyant la jeune fille si énervée, il la fit monter près de lui.

– Oh, merci... merci.

Il mit l’automobile en marche.

Alors, elle respira mieux.

Paul la regarda curieusement.

– Quel âge avez-vous ?

– Monsieur, vous êtes indiscret.

– Vous avez seize ans ?

– Non, dix-sept.

– Bon, dix-sept ans... et que faites-vous à cette heure-ci sur la route, par un temps humide et froid, et sans manteau ?

Elle resta silencieuse quelques secondes, puis :

– Je me suis sauvée de chez-nous.

– Ah, tiens, tiens !

Verchères la regarda :

– Savez-vous que je devrais vous ramener chez vous !

Elle eut un regard suppliant.

– Non, non, ne le faites pas.

Puis regardant le speedomètre :

– Pouvez-vous aller plus vite... ils peuvent... nous poursuivre.

– Quoi ?

– Oui, ils peuvent nous suivre. Ils m'ont vue monter.

Verchères appuya sur l'accélérateur.

– Et qui sont ces « ils » ?

– Monsieur Caillé, un de ses amis, un dénommé Lordy, et... ma mère.

– Votre mère ?

– Oui... Ne me ramenez pas, monsieur, j'étais comme prisonnière. Jamais on ne me permettait de sortir.

– Votre père est mort ?

– Oui, il y a longtemps, j'étais toute petite. On faisait une traversée en bateau, on allait en Europe, le bateau a coulé et mon père est mort. La semaine dernière, j'ai dit à maman que je voulais demander à la bibliothèque des livres se rapportant à ce naufrage. Eh bien, depuis ce temps-là, monsieur, elle m'a enfermée dans ma chambre. Je me suis sauvée par la fenêtre en me servant de mes draps comme d'un câble.

Verchères ne dit pas un mot.

Il réfléchissait.

Soudain il aperçut une autre automobile qui s'approchait rapidement derrière eux.

Verchères appuya à nouveau sur l'accélérateur en pensant que l'histoire de la jeune fille pourrait certainement faire une bonne histoire pour son journal.

Mais la voiture des adversaires était plus forte.

Elle se rapprochait rapidement.

Paul se pencha vers la jeune fille.

– À la courbe, je vais ralentir, presque arrêter. Sautez hors de la voiture et continuez votre route à travers champs. Voici mon adresse. Venez chez moi, nous pourrons vous aider.

– Oh, merci, merci, monsieur.

L'automobile était rendue à la courbe.

La courbe cachait la voiture de Verchères aux poursuivants.

La jeune fille dont Paul n'avait même pas demandé le nom sauta hors de la voiture pendant que cette dernière ralentissait sensiblement.

Elle roula quelques secondes.

Paul la regardait.

Soudain, elle se releva et se mit à courir.

Quelques secondes plus tard, elle disparut derrière un petit bois.

– Elle est sauvée.

L'autre voiture approchait rapidement.

Verchères reprit sa course.

Cinq minutes plus tard, en arrivant à Montréal,

l'autre voiture dépassa la sienne puis vint se placer au milieu de la route.

Verchères appliqua vivement les freins.

Quatre hommes descendirent de la voiture.

– Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Paul en restant à son volant.

– Vite, dit l'un d'eux. La jeune fille ?

Paul les regarda curieusement :

– La jeune fille ?... Êtes-vous fous ?

L'un d'eux passa la tête à l'intérieur.

Paul le repoussa de la main :

– Avez-vous un permis pour perquisitionner ?

– Écoute, l'homme, dit celui qui semblait être le chef. Tu es mieux de nous dire où se trouve la jeune fille. Autrement, nous rapporterons le cas à la police. Tu l'as enlevée, ne l'oublie pas.

– Je vous dis, dit Paul, que je suis seul. Qu'il n'est jamais monté de jeune fille dans cette voiture et que vous me faites perdre mon temps.

Du revers de son bras, il repoussa violemment

l'homme qui s'était accoudé près de la porte.

Puis, Paul fit marche arrière de quelques pieds.

Risquant le tout pour le tout, il fonça en avant, passant à quelques pouces du fossé et à peine à un pied de la voiture de ses poursuivants.

Restés sur le chemin, encore tout surpris de la disparition de Paul, les quatre hommes se concertèrent.

– Il a dû laisser la jeune fille en chemin.

– Elle n'était pas dans la voiture.

– Il faut savoir où il va.

– C'est ça, suivons-le à distance.

Et l'automobile repartit.

Qu'est devenue cette mystérieuse jeune fille ?

Qui est-elle ?

Et que lui veulent ces hommes ?

II

Guy Verchères, l'Arsène Lupin canadien français se mit à rire.

– Voilà mon cousin qui se fait le protecteur des jeunes filles. C'est touchant.

C'est que Paul venait de lui raconter ce qui s'était passé.

– C'est sérieux, Guy.

– Quoi donc ?

– Je te dis que je crois sérieusement cette jeune fille en danger.

– Voyons, Paul, une jeune étourdie qui s'est sauvée de chez ses parents.

– Et ces quatre hommes qui la poursuivent, leurs manières plutôt grossières, je trouve cela plus que curieux.

Guy ne répondit pas.

Après tout, Paul avait peut-être raison.

– On t’a suivi, je suppose ?

– Je le crois, mais je n’en suis pas certain.

– Je souhaite que la jeune fille ne vienne pas sonner, sans ça... la maison doit être surveillée.

Comme pour se moquer de l’Arsène Lupin canadien français, la cloche résonna.

Mais ce fut un son continu.

Guy se précipita vers la porte.

Il l’ouvrit.

Il aperçut une jeune fille aux prises avec un gros homme qui avait l’air d’une brute.

– Au secours ! cria la jeune fille.

Verchères ne perdit pas de temps.

Il empoigna l’homme par le collet et lui flanqua une vigoureuse poussée.

L’homme alla tomber dans le parterre.

– Revenez si le cœur vous en dit, maintenant, batteur de femmes.

– Attendez, cria l’homme.

Mais Verchères n'attendit pas ; il fit entrer la jeune fille et referma la porte.

La jeune fille regarda Guy avec ses grands yeux :

– Mais vous n'êtes pas...

Elle n'eut pas le temps de continuer.

Paul apparut dans la porte.

– Oh, le voilà, dit-elle.

Paul la regarda d'un air amusé.

Puis s'avançant.

– Je vous présente mon cousin, Guy Verchères.

La jeune fille eut un regard d'incrédulité :

– Cet homme, c'est... l'Arsène Lupin canadien français.

– Mais oui. Et je suis son cousin Paul.

– Ah !

– Mais savez-vous mademoiselle que je ne sais pas encore votre nom ?

Elle se mit à rire :

– Mais, c’est vrai, je m’appelle Pauline Mathieu.

Guy la fit passer dans son cabinet de travail.

– Qu’avez-vous l’intention de faire, mademoiselle ?

Elle le regarda curieusement :

– Mais je ne sais pas.

– Ce que vous savez cependant, c’est que vous ne pouvez pas rester ici avec deux hommes.

– Ah oui.

– Tout d’abord, où vouliez-vous aller quand vous êtes partie de chez vous ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas... travailler peut-être.

– Mais vous n’avez pas vingt et un ans et votre mère vous fera rechercher. Vous n’étiez pas heureuse chez vous ?

– Si, avant l’arrivée de monsieur Caillé !

– Qui est ce monsieur Caillé ?

– Un ami de maman. C’est elle qui l’a fait

venir. Et depuis ce temps-là... je suis comme prisonnière.

Verchères se passa la main sur le menton.

– Curieux, dit-il.

– Je ne pouvais plus rester chez nous, j'en avais assez.

– Quel genre de type est ce monsieur Caillé.

– Oh, il est très riche.

– Ce ne serait pas J.-B. Caillé ?

– Oui.

Verchères sourit :

– Je le connais.

En effet, Guy avait déjà entendu parler de lui.

Caillé était un des rois du jeu.

On n'avait jamais pu prouver quelque chose contre lui. Il avait déjà eu deux procès.

Soudain, on sonna de nouveau à la porte.

Guy se retourna vers Paul et la jeune fille.

– Restez ici.

Il se dirigea vers la porte.

Il ouvrit.

Il se trouva en face de deux hommes et d'un policeman.

– Messieurs ?

Verchères reconnut immédiatement l'un des deux hommes.

C'était celui qui tout à l'heure avait essayé de reprendre la jeune fille.

Le policeman prit la parole :

– Ces messieurs me disent que vous gardez une jeune fille en captivité.

Verchères se mit à rire.

– Moi ? Mais voyons, c'est ridicule.

– Ce n'est pas ridicule, reprit celui que Verchères avait mis dehors. J'ai vu monsieur faire entrer la jeune fille dans la maison.

Le policeman reprit :

– Je n'ai qu'un conseil à vous donner. C'est de remettre la jeune Pauline à ses parents.

– Et moi, dit Verchères, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de déguerpir au plus tôt.

– Oubliez-vous, cher monsieur, que vous parlez à un représentant de la loi.

– On connaît ça !

Verchères regarda sa montre.

– Je vous donne cinq secondes... ce n'est pas long, cinq secondes.

– Écoutez, reprit le policeman.

– Trois...

– Trois...

– Mais...

– Quatre... cinq...

Les deux autres hommes s'étaient reculés, mais le policeman avait eu le malheur de ne pas bouger.

Verchères s'avança.

Avant que le policeman ait pu faire un geste, Guy déclenchait son poing qui, malheureusement, s'abattit sur l'œil de son

adversaire.

Ce dernier fit un pas en arrière.

Verchères le prit par les épaules et le força à se retourner.

Puis il lui flanqua un vigoureux coup de pied... sous l'épine dorsale.

Le policeman alla s'étendre de tout son long.

Il se releva en vitesse.

Il resta médusé de surprise.

Verchères tenait un revolver dans sa main.

– Maintenant, allez-vous déguerpir, oui ou non ?

Ils ne se le firent pas dire deux fois.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils étaient disparus dans la brume.

Verchères entra.

Paul vint aussitôt au devant de lui.

– Je t'ai vu.

– Et puis ?

– Mais tu es fou, Guy.

– Pourquoi ?

– Le policeman...

Guy se mit à rire.

– Tu t'inquiètes pour rien, Paul.

– Comment ça ?

– Il n'est pas plus policeman que je suis communiste.

– Qui t'a dit ça ?

– Mon intuition.

– C'est ridicule.

– Allons, ne t'énerve pas. D'abord, ses pantalons étaient trop courts et puis, il avait mis son insigne du mauvais côté.

Paul se mit à rire à son tour.

Alors, je ne te blâme plus, tu as bien fait.

III

– Mais qu’allons-nous faire de cette jeune fille ? demanda Paul.

– Une chose certaine.

– Quoi.

– Elle ne peut pas partir ce soir.

– Pourquoi ?

– Parce que ce serait imprudent.

– Comment ça ?

– On surveille la maison. On nous attaquerait immédiatement.

– Tu as raison.

– Mais il faut lui trouver une place pour demain.

Les deux hommes se mirent à réfléchir.

Tout à coup Paul bondit :

– Je l’ai.

– Où ?

– Minoune.

– Minoune Hébert ?

– Oui.

Guy se leva :

– Je vais lui téléphoner et lui demander de venir chercher la petite Pauline demain de très bonne heure.

– Mais on surveillera peut-être la maison.

– Je vais lui demander de passer par l’arrière. Minoune a une voiture. Elle pourra stationner dans la ruelle et Pauline descendra par l’escalier de sauvetage.

– Entendu.

Ils allèrent trouver Pauline et lui firent part de leur idée.

– Vous êtes bien bons de vous occuper de moi.

– Ce n’est que juste, dit Guy, si personne ne s’occupe de vous.

L'Arsène Lupin canadien français se dirigea vers le téléphone.

Il appela Minoune Hébert.

– Allo Minoune.

– Oui.

– Guy Verchères.

– Allo, comment allez-vous ?

– Très bien. Écoute, tu me demandes souvent des services, eh bien cette fois-ci, c'est moi qui ai quelque chose à te demander.

– Allez-y, je serai heureuse de vous être utile.

– Tu demeures seule en chambre ?

– Oh vous êtes méchant Guy. Vous savez bien que oui.

Guy sourit :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comme ça, tu n'as pas de compagnie ?

– Non.

– Eh bien tu vas en avoir une.

– Ah !

– Une jeune fille qu’il faut cacher, tu comprends ?

– Oui, oui.

– Eh bien, viens demain matin.

– Vers neuf heures ?

– Non vers cinq heures ?

– Mon oncle Guy, vous êtes méchant, cinq heures.

– Il le faut Minoune, et ne passe pas par en avant, passe par la ruelle.

– Très bien, lorsque j’arriverai, je ferai résonner le klaxon.

– Ne fais jamais cela. La maison est surveillée. Ne crains rien, je serai là.

– Très bien, comptez sur moi.

Guy fit coucher la jeune fille dans la chambre qu’il partageait avec Paul.

Il lui remit la clef.

– Vous pouvez fermer à clef si vous voulez.

Pauline disparut dans sa chambre après leur

avoir souhaité le bonsoir.

Guy se tourna vers Paul.

– Sors des couvertes, pendant que j’ouvre le
divan.

*

J.-B. Caillé et ses amis discutaient de choses
sérieuses.

Jack Lordy, l’un des amis de Caillé, parlait
vigoureusement.

– Ce n’est pas de ma faute J.B.

– C’était de la prendre de force.

– J’ai fait mon possible. J’y suis même
retourné avec un policeman.

– Et puis ?

– Verchères nous a mis dehors.

– Ah !

– Probablement qu’il a reconnu le policeman.
J’avais demandé à Legros de se costumer. Legros

est connu dans le monde de la pègre.

– Tu aurais dû en prendre un autre.

Un petit homme au long cou et la figure en lame de couteau se leva.

C'était le notaire Sauvé.

– Pourquoi ne pas avertir la police qui irait chercher la jeune fille.

Caillé protesta.

– Non, elle raconterait comment elle est traitée ici et cela emmènerait une enquête.

– Tu as raison J.-B., dit un gros homme assis dans un coin et fumant le cigare.

Ce dernier était un autre des amis de Caillé, un dénommé Pat Farley.

Soudain Lordy se leva.

– J'ai une idée.

– Quoi ?

– Guy Verchères est un fin renard.

– À qui le dis-tu ?

– Nous ne pouvons pas sortir la jeune fille de

chez lui à moins de l'intervention de la police.

– Je t'ai dit que...

– Laisse-moi finir J.-B. Tu sais que Guy Verchères a un casier judiciaire lui aussi.

– Oui.

– Avant de devenir honnête, c'était un fin renard. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé l'Arsène Lupin canadien. Le surnom lui est resté d'ailleurs.

– Où veux-tu en venir ?

– À ceci. Il y a plusieurs personnes dans la police qui n'aiment pas Verchères.

– Je sais.

– Écoute bien J.-B.

Ils se rapprochèrent tous de Lordy.

– Tu as quelques lettres ici ?

– Que veux-tu dire ?

– Des lettres.... tu comprends... des lettres pour faire chanter.

J.-B. rougit un peu.

– Oui, dit-il enfin, j’en ai. Mais je ne veux pas m’en débarrasser, elles me payent beaucoup.

– Je sais, mais écoute-moi donc et laisse-moi donc finir pour une fois.

– Vas-y.

Lordy reprit :

– Si nous pouvions laisser un paquet de ces lettres dans l’appartement des Verchères ?

– Pourquoi ?

– Je me charge du reste.

– Comment ça ?

– Je te juge qu’on retrouvera les deux Verchères morts dans leur appartement. La police viendra, trouvera les lettres... Verchères a un casier judiciaire. On dira que c’était un maître chanteur. Ensuite nous pourrons reprendre Pauline.

– Mais elle parlera.

– Si elle parle, nous dirons que c’est Verchères qui lui a enseigné cette leçon.

– Je commence à saisir votre idée, dit le

notaire Sauvé.

Mais J.-B. posa une objection.

– Ce sera un double meurtre.

– Ça ne vaut pas ça.

– Oui, mais qui pourra le commettre sans se faire prendre.

– Avec un revolver muni d'un silencieux, ce sera facile. Mais il y a autre chose.

– Quoi donc ?

– Verchères, qui a l'habitude d'enquêter dans les affaires des autres, voudra peut-être questionner madame Mathieu.

– C'est vrai.

Farley proposa :

– Nous pourrions peut-être l'envoyer à l'étranger.

– Tu as raison Pat.

Il y eut un long silence.

Puis J.-B. reprit :

– Si tout marche comme nous le disons, nous

réussirons.

– Ça va marcher.

– Mais l'affaire du double meurtre...

– J'espère que tu ne vas pas confier cette affaire à cet imbécile de Legros.

– Non, non. Je ne me fie à personne.

– Alors.

– Alors, je vais m'occuper moi-même de cette affaire.

– Toi ?

– Oui, c'est moi, Jack Lordy qui débarrassera la ville de cette nuisance qu'est Guy Verchères.

IV

Le réveille-matin résonna.

Vivement, Paul se pencha et arrêta la sonnette.

Le jour n'était pas encore levé.

Il n'était que quatre heures du matin.

Guy passa ses pantalons.

– Il faut réveiller la petite.

Il se leva et se dirigea vers la chambre où dormait Pauline Mathieu.

Il frappa à trois reprises.

– Mademoiselle Pauline... mademoiselle Pauline....

Une voix, encore remplie de sommeil, répondit :

– Oui ?

– Levez-vous.

– Bien.

Verchères retourna s’habiller.

Paul était en train de faire sa toilette.

– Prépare le déjeuner, dit Guy.

– O.K.

Quelques minutes plus tard, Pauline sortait de la chambre, toujours vêtue de sa même petite robe.

– Venez déjeuner, dit Guy.

Ils s’installèrent.

Guy regarda sa montre.

– Quatre heures et vingt. Nous avons le temps.

Ils mangèrent quelques minutes en silence.

Puis Guy dit en s’adressant à Pauline.

– Il est entendu que vous ne devez écrire à personne.

– Oui, oui.

– Et sortir le moins souvent possible.

– N’ayez crainte.

– Tant qu’à moi, je vais vous protéger. Je vais enquêter afin de savoir pourquoi l’on vous tient prisonnière, ainsi.

– Je ne sais comment vous remercier...

– Vous n’avez pas à me remercier. Ma seule joie c’est de venir en aide aux gens qui sont mal pris.

– Vous êtes bon.

Paul avait fini de déjeuner.

Il s’était approché de la fenêtre et regardait au dehors. Guy se leva et alla dans sa chambre.

Il sortit un gros gilet de laine.

– Tenez Pauline, vous mettrez ça sur votre dos, il ne fait pas chaud et vous n’avez pas de manteau.

– Ce n’est pas nécessaire.

– Prenez. Si je vous sauve, je ne veux pas que vous mouriez de pneumonie.

– Merci.

Tout à coup, Paul se retourna.

– La voilà.

Guy s’approcha de la fenêtre.

Une grosse voiture venait de s’arrêter dans la ruelle.

Une jeune fille en descendit.

– C’est elle.

Verchères ouvrit la porte donnant sur l’escalier de sauvetage.

– Monte Minoune.

Minoune Hébert obéit.

Guy la présenta à sa nouvelle compagne.

Puis se tournant vers Pauline.

– Vous allez désormais demeurer avec mademoiselle.

Minoune sourit :

– Je suis sûre que nous allons bien nous entendre.

Paul était allé vers l’avant de la maison.

Il revint :

– Tu avais raison Guy !

– Quoi ?

– On surveille encore la maison.

– Ah !

– Il y a un type au coin, accoté sur le poteau, il fume la cigarette d'un air nonchalant. De temps à autre il change de place, mais il ne quitte pas la maison des yeux.

– Je te l'avais bien dit.

Guy mit son paletot.

– Tu vas avec elles ? demanda Paul.

– Oui, et je reviendrai par en arrière.

– Très bien.

L'Arsène Lupin canadien fit signe aux deux jeunes filles.

– Venez.

Ils descendirent dans l'escalier de sauvetage.

Guy fit asseoir la jeune Pauline à l'arrière et lui mit une couverture sur les genoux.

– Reposez-vous, nous en avons pour un quart d'heure.

Minoune s'installa au volant.

Elle mit la voiture en marche.

Quelques secondes plus tard, Paul les voyait disparaître au bout de la ruelle.

Il retourna immédiatement à la fenêtre d'avant.

Le type nonchalant était toujours là.

Paul rit dans sa barbe en pensant au bon tour qu'on venait de lui jouer.

Le logis de Minoune Hébert n'était pas grand.

Il n'était composé que de deux pièces.

– Ce sera assez grand pour nous deux, déclara Minoune.

– Certainement, dit Pauline, je ne suis pas grosse. Je ne prends pas beaucoup de place.

– Moi non plus.

Guy veilla à ce que la jeune fille ne manque de rien.

– Fais-là coucher, dit-il à Minoune.

– Oui, oui, moi aussi d'ailleurs je vais me

coucher. Il n'est que cinq heures dix.

Avant de sortir, Guy entraîna Minoune dans le corridor.

Il mit la main dans sa poche et sortit quelques billets de dix.

– Tiens Minoune.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– De l'argent tu le vois bien.

– Mais pourquoi ?

– Pauline aurait besoin d'un manteau et d'une couple de robes. Tu vas voir à ça ?

– Oh oui.

– Il va certainement rester quelque chose. Tu le garderas pour toi.

– Vous êtes bien fin mon oncle Guy.

Guy revint dire bonjour à Pauline.

– Et n'oubliez pas, ne sortez pas inutilement et pas de visites... pas de lettres...

– Entendu.

– Je compte sur toi Minoune pour la surveiller.

– Oui.

– Au revoir.

– Bonjour.

– Je reviendrai.

Et Guy Verchères sortit.

Il retourna chez lui.

Paul dormait tout habillé.

Guy s'étendit auprès de lui.

À neuf heures, il était de nouveau sur pieds.

Paul partit pour Police-Journal.

Resté seul, Guy s'approcha du téléphone.

Il signala un numéro.

Une jeune fille répondit :

– Buchanan agency.

– Monsieur Buchanan, s'il-vous-plaît ?

– De la part de qui ?

– Guy Verchères.

– Un instant.

Verchères connaissait bien Buchanan.

Buchanan, un ancien agent de la police provinciale, s'était retiré après une mésentente avec ses chefs.

Depuis il avait ouvert une agence de détectives privés.

Souvent, Guy avait eu recours à lui pour des travaux spéciaux.

La voix de Buchanan se fit entendre à l'autre bout du fil.

– Allo ?

– Buchanan ?

– Oui Guy.

– Ça va ?

– Pas mal, et toi ?

– Très bien.

– Les affaires ?

– Ça marche à merveille.

– J'aurais de l'ouvrage pour toi.

– Ah ! quoi donc ? fit Buchanan intéressé.

– Tout d'abord je voudrais que tu surveilles

une maison.

– Laquelle.

– C'est en dehors de la ville. Je voudrais interroger une dame Mathieu, mais je veux qu'elle soit seule. Il y a plusieurs hommes qui demeurent là. Alors quand ils seront sortis, tu pourras me le laisser savoir.

– C'est facile.

Il y eut un silence.

– Où se trouve située cette maison ?

Verchères lui décrit l'endroit que Pauline lui avait dit.

– C'est tout ?

– Non, il y a autre chose.

– Ah !

– Tu connais J.-B. Caillé ?

– Non.

– Le riche, il est presque millionnaire.

– Oui, oui.

– Eh bien, je voudrais que tu me fasses une

sorte d'arbre généalogique. Sa famille, ce qu'il a fait, où il a obtenu sa fortune...

– Oui, oui.

– Quand pourrais-tu me donner ça ?

– Oh, je pourrais probablement t'envoyer porter un résumé ce soir.

– C'est très bien. Je te remercie.

– De rien.

Verchères vint pour raccrocher.

– Oh, où pourrais-je te rejoindre à propos de la maison ? demanda Buchanan ?

– Chez moi.

– Et si tu n'y es pas ?

– Tu appelleras Paul à Police-Journal. Il saura où me rejoindre.

– Entendu.

Guy raccrocha.

Il se frotta les mains.

– Je vais toujours bien tirer cette affaire au clair.

Pauline est-elle en sûreté chez Minoune Hébert ?

Guy pourra-t-il interroger madame Mathieu ?

Si oui, qu'apprendra-t-il ?

Et pourquoi demande-t-il toutes ces questions sur J.-B. Caillé ?

Soupçonne-t-il quelque chose ?

V

Guy Verchères sortit dans l'après-midi.

Lorsqu'il revint chez lui, il était cinq heures et trente. En entrant, il eut tout de suite l'impression que quelqu'un avait touché à la serrure.

Sans prendre de chances, il sortit son revolver.

Puis il pénétra dans la maison.

Il dut se rendre à l'évidence qu'il n'y avait personne.

Il retourna à la serrure.

– C'est clair, quelqu'un est entré ici, se dit-il.

Au même moment, la porte s'ouvrit et Paul parut.

– Bonsoir.

Paul regarda son cousin.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Quelqu'un est entré ici.

– Quoi ?

– Regarde la serrure.

Paul se pencha et regarda la serrure.

– Mais oui, c'est vrai.

Il se tourna vers son cousin :

– Tu penses que...

Il regarda autour de lui.

– Pourtant, il n'y a rien de déplacé...

– Je sais ; peut-être est-on venu pour chercher Pauline.

– Nous l'avons envoyée à temps.

Les deux cousins ne parlèrent plus de cette visite inopportune.

Paul prépara le souper pendant que Guy mettait quelques papiers en ordre.

Soudain il se tourna vers Paul :

– C'est à toi ces lettres-là ?

Il tendait un paquet de lettres à son cousin.

Paul s'approcha.

Il y jeta un coup d'œil.

– Non, dit-il surpris.

Guy, sans aucun scrupule, prit le paquet et en retira une lettre.

Il la décacheta.

– Tiens, tiens...

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une lettre d'amour écrite par une demoiselle et adressée à un homme marié.

– Diable... comment se fait-il que cela soit ici ?

Guy se gratta la tête.

– Je l'ignore complètement.

Ils s'assirent à table et se mirent à manger.

Tout à coup Guy déclara :

– Je me demande si ce n'est pas un piège.

– Comment ça ?

– On veut peut-être me faire passer pour un maître-chanteur.

– À ta place, Guy, je brûlerais ces lettres.

– Non !

– Pourquoi ?

– Je vais les garder... mais je vais les serrer.

Les deux cousins finirent de souper.

– À ton tour ce soir, dit Paul.

– Je sais, fit Guy d'un air maussade en ramassant la vaisselle.

Il se mit à laver pendant que Paul prit un gros livre.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil au fond de la pièce et se mit à lire.

La vaisselle finie, Guy s'assit à la table et se mit à écrire.

On frappa à la porte.

Paul leva le nez de son livre.

Guy se leva.

Il se dirigea vers la porte.

Il ouvrit.

Il aperçut un homme bien mis, mais qui

semblait extrêmement nerveux.

Malgré un maquillage savant, ceux qui le connaissaient auraient reconnu Jack Lordy.

Mais les Verchères ne connaissaient pas Lordy.

– Monsieur ? demanda Guy.

– Je voudrais voir monsieur Guy Verchères.

L'homme parlait vite.

– C'est moi, monsieur.

– Il faut que je vous parle, monsieur Verchères... c'est très important.

– Ah... entrez !

Verchères offrit un fauteuil à son visiteur.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Guy retourna derrière la table.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Voici, il s'agit...

Guy l'interrompt :

– Tout d’abord, dites-moi votre nom...

– Jean Lortie.

– Alors monsieur Lortie...

L’homme se leva.

Il se mit à marcher de long en large.

– C’est terrible, monsieur Verchères...

– Mais quoi ?

Paul continuait à lire dans son coin.

– J’ai reçu...

L’homme s’arrêta devant Guy.

– Ou plutôt je vais vous le montrer.

Il mit la main dans sa poche.

À la surprise de Guy, il sortit un revolver.

– Messieurs Verchères, dit-il en ricanant, vos existences viennent de finir.

Guy ne s’énerva pas.

L’homme continua :

– Ça vous apprendra à vous mêler des affaires des autres. Vous avez juste le temps de demander

pardon pour vos péchés... et vous aussi le journaliste.

L'homme leva son arme.

Guy ne pouvait rien faire.

Il crut sa dernière heure venue.

Lordy appuya sur la gâchette.

Au même instant, un objet traversa la pièce et attrapa Lordy à la tête.

Paul, dans un geste désespéré, venait de lancer son livre. La perruque et le chapeau de Lordy tombèrent sur le plancher.

Le coup partit en même temps et la balle alla se loger dans le mur !

Guy ne perdit pas de temps.

Il fonça sur son adversaire.

Il lui décrocha un coup de pied au poignet et Lordy lâcha son arme.

Mais il ne s'avoua pas vaincu.

Il riposta par un coup de poing dans le ventre de Guy.

Paul s'avança pour prendre l'arme, mais le bandit l'avait vu.

Il mit son pied sur le poignet de Paul.

Ce dernier poussa un cri, mais, à l'aide de son autre main, il saisit la jambe de son adversaire et le fit tomber à la renverse.

Il essaya de se relever mais Guy l'attendait.

Il lui donna un coup de poing dans le creux de l'estomac.

Lordy baissa la tête.

Guy lui descendit un terrible direct à la mâchoire, capable de mettre Jos Louis knockout.

Lordy s'écroula au plancher.

– Bravo, cria Paul.

– Tu m'as sauvé la vie, dit Guy.

– Je m'attendais un peu à l'attaque du bonhomme.

– Comment ça ?

– Il me tournait le dos et j'aperçus nettement sa perruque.

– Ah !

– Elle n'était pas assez longue et je voyais un peu de ses cheveux châains.

– Je vois.

Guy releva son adversaire.

– Va chercher une corde, Paul.

Le journaliste obéit.

Ils ficelèrent Lordy comme un saucisson.

– Qu'allons-nous en faire ?

– Un instant, dit Guy. J'ai idée que nous allons avoir de la visite.

– Comment ça ?

– Tout s'enchaîne, continua Guy. Tout d'abord, on trouve ce paquet de lettres. Des lettres de chantage. Puis on tente de nous assassiner. Tu vois ça d'ici. On nous trouve tous les deux morts. On trouve ce paquet de lettres. La déduction est simple, nous sommes des maîtres-chanteurs.

– Je comprends.

– Je suis persuadé que la police sera ici avec un parent de Pauline dans quelques minutes.

– Et ce phénomène-là ?

Guy réfléchit quelques secondes, puis :

– Va chercher une vieille poche.

– Une poche ?

– Oui, oui.

Paul se rendit au désir de son cousin.

– Eh bien ?

– Aide-moi.

– Pourquoi ?

– Nous allons le mettre dans la poche.

– Qui, lui ?

Et Paul désignait le prisonnier du doigt.

– Justement.

Ils mirent Lordy dans la poche.

– Et maintenant, au côté du poêle ; s'il vient quelqu'un, on pensera que c'est une poche de bois.

Ils avaient pris soin de bâillonner le prisonnier.

– Il n’y a plus aucun danger.

Guy venait à peine de dire cette phrase qu’on sonnait à la porte.

– Tu vois, je me suis pas trompé.

Il alla ouvrir.

Il aperçut un policier, un vrai cette fois, et J.-B. Caillé.

Caillé fut l’homme le plus surpris du monde en voyant Verchères vivant.

Il devint pâle et se mit à trembler.

– Messieurs ? demanda Guy.

Caillé regarda le policeman.

– Cet homme a enlevé une jeune fille. Elle se trouve ici. Il la garde prisonnière.

Le policeman regarda Verchères.

– Alors, cette jeune fille ?

Verchères haussa les épaules.

– Je ne sais de quoi vous voulez parler,

messieurs.

J.-B. devint rouge.

– Vous le savez très bien.

Le policeman s’avança :

– Nous pouvons jeter un coup d’œil ?

– Vous avez un permis de perquisitionner ?

– Non, mais...

Verchères sourit.

– Pour vous montrer que je suis de bonne foi, je vais vous donner quand même la permission de jeter un coup d’œil à l’intérieur.

– Très bien.

– Paul !

Paul avança à l’appel de son cousin.

– Oui ?

– Peux-tu conduire ces messieurs, ils veulent visiter.

Les deux hommes firent le tour des trois pièces.

– Eh bien ?

– Rien, dit le policeman.

– Je suis sûr qu'elle est ici, dit J.-B.

Guy sourit :

– Vous voyez bien, policier, que cet homme divague.

– Monsieur !

– S'il continue, non seulement je l'actionnerai, mais vous, policier, je vous ferai perdre votre position. J'en suis capable, vous savez ; on me connaît très bien à la police.

Le policeman commençait à être mal à l'aise.

– Mais c'est monsieur...

– Je n'ai qu'un conseil à vous donner. Sortez et ne revenez plus.

J.-B. essaya de protester.

– Mais...

– Policier, faites votre devoir.

Le policeman prit Caillé par la manche.

– Venez.

Caillé suivit l'homme de la loi en maugréant.

Aussitôt que les deux hommes furent sortis, Guy et Paul se mirent à rire.

Soudain Paul demanda :

– Et l'autre, qu'allons-nous en faire ?

– Les vidangeurs passent demain matin, descendons-le dans la ruelle.

Paul regarda son cousin :

– Tu es fou ?

– Mais non. Il est bien entendu que nous ne le mettrons pas près de la porte.

Les deux cousins descendirent la poche qu'ils allèrent poser plus loin et au centre de la ruelle.

– Maintenant, nous pourrions dormir en paix. Je ne crois pas que ce monsieur Caillé et sa bande reviennent de sitôt.

VI

Minoune Hébert dansait dans un grand cabaret de la Métropole.

Elle n'était pas la vedette.

Elle dansait avec un groupe d'autres jeunes filles.

Ce soir-là, après ses numéros, un gros homme vint s'asseoir près d'elle.

C'était un habitué de la place.

– Allo Legros !

– Allo Minoune !

Jos Legros semblait avoir pris un petit coup.

– Tu es belle ce soir, Minoune.

Minoune ne semblait pas vouloir s'en occuper.

Jos se mit à rire.

Malgré que Minoune ne lui apportait pas

grande attention, Jos Legros restait à sa table.

Il y eut un nouveau spectacle à minuit.

Jos alla retrouver Minoune à sa loge.

– Tu as bien dansé.

– Merci.

– Minoune, j’vas te r’conduire.

– Non, merci.

– J’ai dit oui.

– Eh bien moi, j’ai dit non.

– Plus que ça, Minoune, je vais te reconduire, et je rentre chez toi. Nous finirons le reste de la veillée ensemble.

Minoune se mit à rire.

– Eh bien, tu vas frapper un nœud.

– Comment ça ?

– Il y a déjà quelqu’un chez moi.

– Ah, tu as un amant !

– Tu es fou, Jos, c’est une jeune fille.

– Tiens, tiens, je voudrais la connaître.

– Non, elle ne reçoit pas de visite.

– Mais toi, tu peux en recevoir.

– J’ai dit non, c’est non.

Mais Jos insistait :

– Écoute, Minoune, si tu serais fine, tu me présenterais cette jeune fille.

– Pauline Mathieu ! Allons, tu es fou. Ce n’est pas une jeune fille pour toi.

– Tu n’es pas sport, Minoune, pas sport du tout... mais je me reprendrai.

Et Jos sortit de la loge de la jeune fille.

Minoune soupira :

– Enfin !

Jos Le gros retourna à sa table.

Il se remit à boire.

Il se disait :

– Si Minoune avait voulu... peut-être que j’aurais eu des chances avec son amie... Pauline... Mathieu... Pauline Mathieu... Pauline Mathieu...

Jos se leva d’un bond.

– Pauline Mathieu ! Bon Dieu !

Il bondit vers la porte.

Il sortit et appela un taxi.

– Vite, dit-il.

Il jeta une adresse au chauffeur.

Une demi-heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant la demeure de madame Mathieu.

Jos sonna :

– Oui, répondit une femme en venant ouvrir.

– Monsieur Caillé, s'il-vous-plaît.

– Entrez !

La femme fit passer Jos au salon.

J.-B. parut.

– C'est toi Legros !

– Oui, monsieur Caillé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– La petite... la petite...

Jos était énervé.

– Mais quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Legros commençait à s'impatienter.

– Pauline... la fille de madame Mathieu.

– Vas-tu le dire...

– Je sais...

– Tu sais quoi ?

– Je sais où elle est.

Caillé bondit.

– Hein !

Il saisit Legros par le revers de son veston.

– Vite, dis-le.

– Chez Minoune.

– Chez Minoune ?

– Oui, Minoune Hébert.

– Connais pas.

– Une de mes amies... Pauline est là.

– Tu es sûr.

– Minoune elle-même me l'a dit.

– Vite, donne-moi son adresse.

Legros obéit.

– Caillé inscrit l'adresse sur une feuille.

– Écoute Jos...

– Quoi ?

– Tu vas surveiller la demeure de cette
Minoune...

– Ce soir ?

– Oui.

– C'est inutile. Minoune ne sortira
certainement pas avant demain.

– Tu es certain ?

– Oui.

– Alors, commence demain.

– Demain ?

– Oui, demain matin.

– Bon.

– Aussitôt que tu seras persuadé que Pauline
sera seule dans la maison, appelle-nous et nous
irons la chercher.

– Très bien.

– Alors, je compte sur toi.

– Oui, oui.

Et Jos sortit.

Caillé se frotta les mains.

– Je n'ai pas dit mon dernier mot.

*

Il était à peine huit heures lorsque la sonnerie de la porte résonna.

Heureusement Guy était déjà sur pieds.

Il alla répondre.

C'était un jeune homme.

– Monsieur Guy Verchères !

– C'est moi.

– Une lettre pour vous ; si vous voulez signer ?

Guy signa.

Le jeune homme lui remit la lettre.

Guy entra.

Il alla s'installer dans son cabinet de travail.

Il ouvrit fébrilement la lettre.

– C'est bien ça, dit-il.

C'était une lettre de Buchanan.

Guy se mit à lire.

– J.-B. Caillé, 52 ans, né à Trois-Rivières.

Père, Arthur Caillé ; mère, Jeanne Farnon ;
seul enfant de la famille..

À l'âge de 18 ans, part pour la France.

Là, il a tenu un club de cartes pendant 18 ans.
Revient à Montréal.

Ouvre plusieurs clubs du même genre.

Se fait arrêter mais est relâché faute de
preuves. FORTUNE.

J.-B. Caillé, petit-fils de Claude Falardeau,
millionnaire. Falardeau n'avait qu'une fille.

Toute la famille a péri sur le bateau Nation, il
y a quinze ans.

La jeune fille n'avait que deux ans.

J.-B. est devenu le seul héritier.

C'était tout.

Guy replia l'enveloppe.

Paul demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un rapport sur Caillé que j'ai fait faire par Buchanan.

Paul s'avança :

– Je peux voir ?

– Oui. Mais ça ne donne pas grand-chose.

Paul lut la lettre.

Puis, il la remit à Guy.

Soudain le journaliste sursauta :

– Vite, remets-moi cette lettre ?

– Pourquoi ?

– Un détail.

Guy se rendit au désir de son cousin.

Paul relut un passage.

Puis il s'écria :

– Je l'ai !

– Quoi ?

– Tu te souviens de l'âge de Pauline ?

– Dix-sept ans, dit Guy.

– Et quel âge aurait la jeune héritière de Falardeau ?

– Elle est morte à deux ans, il y a quinze ans... elle aurait aussi dix-sept ans...

– C'est vrai. Voilà l'affaire !

– Mais quoi ?

Paul cria presque :

– Mais Pauline Mathieu n'est pas Pauline Mathieu... c'est la jeune Falardeau.

Guy était loin de s'énerver.

– Allons, il ne faut pas agir à la légère.

– Comment ça ?

– Ta supposition serait peut-être bonne si on savait que Pauline se trouvait exactement sur le même bateau au moment du naufrage.

– Mais justement, elle y était.

– Quoi ?

– Elle me l’a dit elle-même. Elle m’a dit que c’était même sur ce bateau qu’elle avait perdu son père.

– Qu’est-ce que tu dis ?

– La vérité.

Guy se leva :

– Alors ta supposition serait juste. Pauline Mathieu serait la jeune Falardeau. Si on parvenait à découvrir ça, Caillé serait ruiné...

– Et c’est pour ça qu’il garde la jeune fille prisonnière.

– Avec la complicité de madame Mathieu.

Les deux cousins étaient dans un état de nervosité extrême.

Soudain la sonnerie du téléphone résonna.

Guy alla répondre.

– Allo ?

– Guy ?

– Oui.

– Ici Buchanan.

- J’ai reçu votre lettre.
 - Bon, et j’ai des détails sur madame Mathieu.
 - Vrai.
 - Elle est partie hier soir pour New-York.
 - Quoi ?
 - Elle s’est fait réserver une chambre au Grand Hôtel.
 - Vous êtes sûr ?
 - Oui.
 - Merci, Buchanan. J’irai vous voir pour régler ce que je vous dois.
 - De rien... pas autre chose ?
 - Pas pour le moment.
 - Très bien.
 - Au revoir.
- Guy raccrocha.
- Il se tourna vers Paul.
- Je pars.
 - Pour où ?

– New-York.

– Quoi ?

– Je vais interroger madame Mathieu.
Téléphone à Dorval et fais-moi réserver un avion.
Je dois passer voir Théo Belœil auparavant.

– Pourquoi ?

– Je t'expliquerai plus tard.

Guy alla à sa chambre et prépara une petite valise.

Paul lui dit :

– J'ai téléphoné. Ton avion sera prêt à dix heures.

– Très bien. Au revoir.

Guy sortit en vitesse.

La supposition des Verchères est-elle juste ?

Et qu'apprendra Guy à New-York ?

VII

Il était environ quatre heures le même après-midi lorsque Paul eut à faire une course du côté de chez Minoune.

– Si j’arrêtais voir la jeune Pauline.

Paul fit un détour et se dirigea vers la rue où demeurait Minoune.

De loin, il aperçut une grosse voiture arrêtée devant la maison de son amie.

Soudain, il vit descendre deux hommes portant un sac sur leurs épaules.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Soudain il sursauta.

L’homme qui descendait le dernier, il venait de le reconnaître.

– Quoi ? J.-B.... J.-B. Caillé !

Paul bondit :

– Taxi !

Il sauta dans une voiture.

– Vite.

Il dépassa la voiture.

Il donna l'adresse de la maison de madame Mathieu.

La voiture partit en trombe.

– Ils vont certainement s'en aller là. J'arriverai avant eux. Ils sont trois...

En arrivant chez madame Mathieu, Paul descendit.

Il paya le taxi.

La voiture repartit.

Paul regarda autour de lui.

La maison était bordée d'une haute clôture.

Paul monta sur la clôture et se glissa dans l'arbre dont les branches donnaient juste sous la porte de la cour.

Il n'attendit pas longtemps.

La voiture apparut au loin.

Paul se prépara.

La voiture s'arrêta juste sous Paul.

Deux des hommes descendirent pour ouvrir la lourde barrière.

Paul profita de ce moment.

D'un bond il se laissa tomber sur le toit de la voiture.

Le toit défonça.

Il se trouvait à l'intérieur.

J.-B. Caillé qui était au volant fut pris par surprise.

Paul ouvrit vivement la porte et donna une vigoureuse poussée.

J.-B. tomba sur la chaussée.

Paul était maintenant au volant.

Mais les autres hommes étaient revenus.

Le journaliste se saisit d'une clef anglaise et se mit à frapper celui qui essayait d'entrer par la porte arrière.

L'homme recula.

Paul profita de ce moment pour faire marche arrière. La voiture recula manquant d'écraser les bandits.

Puis l'automobile fit demi-tour et bondit à une vitesse vertigineuse.

Elle roula pendant environ dix minutes.

Soudain elle stoppa.

Paul détacha le sac dans lequel se trouvait Pauline.

– Vous êtes chanceuse, ma petite !

*

Guy Verchères, avant de prendre l'avion pour New York, était arrêté au bureau de la police provinciale.

Il avait demandé à voir Théo Beloeil, le chef de l'escouade provinciale des homicides.

– J'ai un service à te demander, Théo.

– Quoi ?

– Pourrais-tu me donner un papier de la Police Provinciale.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux me faire passer pour un policier.

– Quoi ?

– Mais oui, je veux qu'on me prenne pour un policier.

– Hum !

– C'est très important, Théo, et si tu peux le faire, je te promets non pas une mais plusieurs arrestations sensationnelles.

Belœil parut ébloui.

– Je peux arranger ça.

Il donna une « badge » à Verchères, puis un papier d'identification.

– C'est justement ce qu'il me faut. Merci.

Et Verchères sortit sans donner aucun détail.

Quelques minutes plus tard, il s'embarquait pour New York.

– Je veux être là le plus vite possible, dit-il.

Aussi l'avion décolla sans plus attendre.

Il arriva au grand hôtel au moment où l'heure du repas venait de se terminer.

Il s'informa immédiatement de la chambre où se trouvait madame Mathieu.

– Chambre 26, répondit le portier.

Guy monta à la chambre 26.

Il frappa.

– Qui est là ?

– Je suis chanceux, dit Guy, c'est une voix de femme, ce doit être elle.

– Ouvrez, dit-il à voix haute.

Un bruit de pas, puis la porte s'ouvrit.

– Monsieur ?

– Madame Mathieu ?

– C'est moi.

Sans attendre aucune invitation, Guy entra dans la chambre.

– Mais monsieur...

– Police Provinciale, fit Guy en montrant ses papiers.

La bonne femme pâlit.

– Qu'est-ce que j'ai fait ?... qu'est-ce que vous voulez ?

– Vous ramener à Montréal.

– Pourquoi ?

– Nous avons quelques questions à vous poser.

– Des questions ?

– Oui, à propos de votre fille... ou plutôt de votre supposée fille.

Madame Mathieu devint encore plus pâle.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez très bien. Et je vous avoue madame que vous ne récolterez pas moins de dix à quinze ans de prison.

– Quoi ?

– Vous avez gardé une jeune fille millionnaire pendant plus de quinze ans, la privant ainsi de son droit. Madame, nous savons tout, ou presque

tout.

– Presque ?

– C'est-à-dire que nous supposons encore que vous n'êtes peut-être pas si méchante que ça.

– Comment ça ?

– On m'a dit que vous ne gardiez Pauline prisonnière que depuis quelque temps seulement.

– C'est vrai...

– Ah, comme cela, quelqu'un vous pousse à faire cela ?...

– Oui.

– Vous êtes mieux de tout raconter.

La bonne femme hésitait.

Verchères continua :

– Peut-être que si vous parliez et ensuite me suiviez à Montréal, nous pourrions être plus clément à votre égard...

– Vous me promettez...

– Je ne promets rien du tout. Mais j'essaierai de vous excuser.

– Alors...

Elle avança un fauteuil.

– Asseyez-vous, je vais tout vous dire.

Elle parla pendant près d'une heure.

Ensuite Verchères l'emmena à l'aéroport.

– Nous retournons à Montréal.

Verchères et la femme Mathieu arrivèrent à Métropole vers quatre heures.

Guy emmena la femme chez lui.

Là il appela Théo Belœil.

Un quart d'heure plus, Belœil et deux de ses hommes arrivaient chez Verchères.

Madame Mathieu répéta devant eux ce qu'elle avait raconté à Guy.

– Eh bien que faisons-nous ?

– Nous allons rendre visite à ce monsieur Caillé, dit Guy.

Au même moment la porte s'ouvrit.

Paul parut accompagné de Pauline.

– Toi ? fit Guy en l'apercevant.

Soudain il vit Pauline.

– Quoi ? tu es allé chercher...

Paul l'interrompt.

– Je ne suis pas allé chercher Pauline je viens de nouveau de la délivrer des mains de Caillé.

– Hein ?

Paul lui raconta ce qui s'était passé.

Guy demanda :

Tu as été suivi ?

– Je le crois.

Verchères se tourna vers les autres.

– Vite, dit-il, passez dans l'autre pièce.

Ils obéirent.

J.-B. Caillé et ses acolytes qui avaient bondi dans une autre voiture s'arrêtèrent devant la demeure de Verchères.

– Il est entré ici.

– C'est vrai.

– Regardez la voiture.

Paul avait en effet stoppé la voiture juste devant la porte.

Les trois hommes descendirent et sonnèrent.

Guy vint répondre.

– Messieurs.

Ils le regardèrent sans dire un mot.

Guy reprit :

– Messieurs, que puis-je faire pour vous ?

– Vous le savez très bien.

– Non, je ne sais rien.

– Nous venons la chercher.

– Comment encore ?

– Et cette fois, nous sommes certains qu'elle est ici.

– Bon entrez !

Guy fit ouvrir la porte.

Éberlués par cet accueil les trois hommes entrèrent dans son cabinet de travail.

– Asseyez-vous.

Ils obéirent.

– Qui venez-vous chercher ? reprit Guy.

– La demoiselle.

– Pauline Mathieu !

– Ah, c'est Pauline Mathieu que vous voulez ?

– Oui.

– Un instant. Il y a en effet une demoiselle ici, je vais l'appeler.

Guy s'approcha de la porte.

– Paul, viens ici avec ta compagne.

Paul et Pauline s'avancèrent.

– C'est elle, dit J.-B. en se levant.

Guy s'interposa.

– Vous m'avez dit que vous veniez chercher Pauline Mathieu.

– Mais cette jeune fille est Pauline Mathieu.

Guy força J.-B. à s'asseoir.

– Non, vous devez faire erreur. Cette jeune fille n'est pas Pauline Mathieu.

– Hein !

– Je dis qu'elle n'est pas Pauline Mathieu.

– Mais voyons je...

– Je vais vous raconter une petite histoire, mon
cher monsieur Caillé.

Verchères continua :

– Ça remonte à il y a quinze ans.

– Quinze ans ?

– Oui, c'est une histoire de bateau. Vous
aimez les bateaux je crois.

J.-B. ne répondit pas.

Il était très pâle.

Guy continua :

– Le bateau s'appelait *Natia*. Sur ce bateau, il
y avait plusieurs passagers. Entre autres on
pouvait voir Monsieur et madame Claude
Falardeau et leur petite fille qui venait d'avoir
deux ans. Cette petite s'appelait Louise. Dans un
autre coin du bateau, vous pouviez voir Monsieur
et madame Mathieu. Eux aussi avaient une petite
fille, deux ans aussi. Elle s'appelait Pauline.

Les mains de Caillé tremblaient.

– Les enfants s’amusaient ensemble, poursuivit Guy. Soudain le naufrage survint. Monsieur et madame Falardeau sont emportés par la vague. Madame Mathieu court se saisir d’un des enfants pendant que l’autre est emporté par le courant. Plus tard, on rescapa la petite et madame Mathieu. Or, madame Mathieu s’aperçoit qu’elle n’a pas sauvé son enfant. Elle a sauvé la jeune Falardeau. Mais elle n’en dit mot à personne. Elle garde le bébé qu’elle fait passer pour Pauline.

– C’est faux, dit J.-B.

– C’est vrai, continua Verchères. Mais un jour vint où madame Mathieu eut besoin d’argent. Elle décida de vous faire payer, vous J.-B. Caillé, l’héritier de Falardeau. Pris au piège, vous risquiez de perdre votre fortune.

Caillé sortit son mouchoir.

Il s’essuya le front où perlaient deux grosses gouttes de sueur.

Guy reprit :

– Vous avez décidé d’aller vous installer chez

madame Mathieu. Vous acceptiez de la faire vivre ainsi que la jeune fille. Vous aviez tellement peur que Pauline découvre la vérité, que vous la faisiez garder prisonnière par celle qu'elle prenait pour sa mère.

Pauline avait écouté ce récit attentivement.

Elle ne semblait pas se rendre compte de ce qu'il lui arrivait.

Elle se tourna vers Paul.

– Alors, madame Mathieu, ce n'est pas ma mère.

– Ne dites rien. On vous expliquera plus tard.

Caillé se leva.

Voûté, semblant miséreux, il se dirigea vers la porte.

Soudain, il plongea la main dans sa poche.

Puis il se retourna brusquement vers Guy Verchères..

Au même moment, un coup de feu retentit.

Ce coup avait été tiré de la porte séparant le cabinet de travail de la chambre.

Théo Belœil était encore debout dans cette porte, le revolver au poing.

Caillé se tordait le poignet traversé d'une balle.

Verchères se pencha et ramassa le revolver qu'il avait laissé tomber.

Lentement, le gros Théo s'avança au centre de la pièce.

– Monsieur Caillé, je me vois forcé de vous arrêter au nom de la loi pour tentative de meurtre sur la personne de Guy Verchères.

Il lui passa prestement les menottes.

Puis faisant signe à ses hommes :

– Emmenez ses complices.

Il salua Guy de la main et sortit.

Paul se tourna vers Guy :

– Mais il ne l'accuse pas d'avoir volé la fortune de la petite ?

– Oh, oh, une minute. Il faut des preuves.

– Mais ce que tu as dit...

– J'en ai appris de madame Mathieu, mais j'en ai beaucoup inventé. Maintenant il nous faut prouver hors de tout doute que Pauline est bien Louise Falardeau pour qu'elle puisse entrer en possession de sa fortune.

Guy Verchères pourra-t-il le prouver ?

VIII

Madame Mathieu voulut aider Guy.

Elle lui remit un petit loquet.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'était dans le cou de l'enfant. Je n'ai jamais osé l'ouvrir.

Guy l'ouvrit.

À l'intérieur on pouvait y voir le portrait de monsieur et madame Falardeau.

Guy le mit sur sa table.

– Malheureusement, on ne peut rien prouver avec ce simple loquet.

– Ah !

– On pourrait supposer que vous l'avez volé et tout serait dit.

– Oh.

– Attendez, j’ai une autre idée.

Le lendemain matin, Guy se rendit à l’hôtel de ville.

Il alla immédiatement au bureau des enregistrements de naissances.

– Bonjour monsieur, dit-il au commis.

– Bonjour.

– Permettez-moi de me présenter, je suis Guy Verchères.

– Ah, vous...

– Oui monsieur.

Le commis sourit :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Voici, il y a quinze ans deux enfants sont disparus. Aujourd’hui nous en avons retrouvé une. Nous ne savons pas laquelle c’est. Je suis persuadé qu’il doit certainement y avoir une différence entre les deux bébés. Soit dans la couleur des yeux, taches de naissances, etc...

– En un mot, vous aimeriez avoir les certificats de naissance ?

– Justement.

Le commis hésita :

– Je puis faire ces recherches pour vous, monsieur Verchères.

Il prit un crayon et un papier.

– Quels sont les noms des bébés ?

– La première, Louise Falardeau, fille de monsieur et madame Claude Falardeau et la seconde, Pauline Mathieu, fille de monsieur et madame Arthur Mathieu.

– Savez-vous la date de leur naissance ?

– Non, mais toutes les deux sont nées en 1930.

– Je vais faire ces recherches. Ce peut-être long car c'est classé par mois, non par ordre alphabétique.

– Je comprends. Je puis attendre.

– Oui. Asseyez-vous.

Verchères obéit.

Le commis resta près d'une heure absent.

Lorsqu'il revint il tenait deux feuilles roses.

– Je les ai trouvés.

– Pourriez-vous m'en donner une copie ?

– Oui. Un instant.

Le commis en fit faire une copie par la dactylo.

Puis il l'initiala comme un document authentique.

Il mit le tout dans une enveloppe,

– Voilà monsieur Verchères.

– Merci.

Guy revint en vitesse chez lui.

Il s'enferma dans son cabinet de travail.

Il ouvrit l'enveloppe.

Il lut :

– Pauline Mathieu. Teint foncé, yeux bruns noirs, cheveux semblent foncés. Aucune tache de naissance particulière. Œil droit dévie légèrement.

Le cœur de Guy battait à grands coups.

Il déplia l'autre feuille.

Il lut :

– Louise Falardeau.

Délicate, yeux bleus, cheveux blonds.
Cicatrice : un peu plus haut que le centre de
l'enfant, cicatrice brune assez longue. Grossira en
vieillissant.

Il n'y avait plus aucun doute.

La jeune fille était blonde.

Elle avait les yeux bleus.

C'était bien Louise Falardeau.

Guy l'appela :

– Pauline ! Pauline !

– Oui ?

La jeune fille s'avança :

– Je voudrais voir la cicatrice que vous avez
sur le ventre.

– Mais...

Verchères rougit :

– Pardon, je voulais tout simplement dire :
Avez-vous une cicatrice brune sur le corps ?

– Mais oui.

– Où ?

Elle toucha l'endroit de sa main.

– Ici.

Verchères se leva et la prit dans ses bras.

– Mon enfant.

– Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

– Je puis le prouver.

– Quoi ?

– Que vous êtes bien Louise Falardeau... ma petite, vous êtes presque millionnaire.

Au nom de Louise Falardeau, Verchères fit loger une plainte contre J.-B. Caillé et madame Mathieu.

Il les accusait de s'être emparé de l'héritage de l'enfant.

Louise entra dans sa fortune.

Pauvre et sans le sou, J.-B. Caillé fut, de plus, condamné à purger une sentence de cinq ans de prison.

Tant qu'à madame Mathieu, le juge fut clément à son égard.

Après tout, c'était elle qui avait élevé l'enfant.

Il ne la condamna qu'à six mois.

– Vous mériteriez plus pour avoir été la complice de Caillé, mais j'espère que cette sentence vous servira de leçon.

Tant qu'à la nouvelle riche elle est devenue une amie des Verchères à qui elle doit une éternelle reconnaissance.

Cet ouvrage est le 847^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.